

CHAPITRE XIV.

SIÈCLE D'AUGUSTE. — JÉSUS DE NAZARETH.

§ 1^{er}.

Le glaive était enfin rentré dans le fourreau. Les portes d'airain du temple de Janus se fermèrent aux regards de l'univers surpris. Des îles de la mer aux confins des Mauritanies, des bords Lusitaniens aux rives de l'Euphrate, flottaient paisibles les enseignes de la république. Foulés par la victoire, les peuples se relevaient après la pluie de sang, comme l'herbe des bois après l'orage. Les coursiers belliqueux maintenant traînaient sous le joug la charrue. L'homicide soldat creusait des sillons nourriciers. Avec la sécurité renaissait l'abondance au sein des nations. Les mères allaitaient sans regret des enfans que ne moissonnerait plus le fer. La paix ramenait aux humains sa fertilité, ses heureux loisirs, une tranquillité depuis long-temps inconnue. Les champs florissaient, le négoce devenait prospère, l'argent, chose commune; les bourgades bénissaient les dieux, et dans la ville Éternelle,

amplement rassasié de pain et de spectacles, le prolétaire publiait dans sa joie le prochain retour de l'âge d'or.

Les muses, jusqu'alors effrayées du bruit des armes, pour la première fois venaient de descendre au Capitole. Des célébrités littéraires remplaçaient de sanglans renoms. Au lieu de proscriptions et de poignards, il s'agissait des tragédies de Varius Lucius, des poèmes ornithologique et botanique d'Æmilius Macœr, de la *Cigue* satyrique de Domitius Marsus; on citait le poète héroïque Cornelius Severus, le savant Hygin, bibliothécaire impérial, Musa, le médecin d'Auguste, Celse Cornelius, surnommé l'Hypocrate des Latins, Carus, précepteur des jeunes Césars, leurs doctes amis Tuticanus, Plotius, Valgius et Pedito Albinovanus chantant l'exploration de Germanicus dans les mers du nord. Le fameux Pollion, orateur, poète, philologue, critique et historien des guerres civiles de sa patrie, déjà courbé par les ans, Pollion, qui fut dans l'intimité de Cicéron, passa le Rubicon avec César, sans plus approuver ses *Commentaires*, que la *patavinité* du style de Tite-Live, venait, pour seconder la studieuse ardeur de la jeunesse, d'ouvrir et de rendre publique sa bibliothèque. Il y avait placé avec religion le portrait de Térentius Varron, le plus érudit des Romains, et les quatre cent quatre-vingt-dix

ouvrages écrits avant sa quatre-vingt-dixième année. Alors se voyaient d'ingénieuses rivalités, s'entendaient d'harmonieuses disputent. Dans les nuits embaumées, les jardins de Mécène retentissaient de sons mélodieux. Poètes, nés le même jour, compagnons fidèles, le front ombragé de fleurs, Ovide et Tibulle accordaient leurs lyres voluptueuses; Properce illustre Cynthie; Horace célébrait son patron et ses vins; le Cygne de Mantoue exhalait ses chants immortels.

Cependant à travers ces heures fortunées, une immense préoccupation s'emparait des esprits; un malaise contagieux gagnait les peuples. Jamais paix aussi belle, et pourtant ce présent si heureux ne pouvait remplir les besoins indéfinissables qu'éprouvait la génération. Des bruits mystérieux sortaient des villes, circulaient dans les hameaux; on assiégeait les astrologues, les enfans interrogeaient les vieillards; on fatiguait les oracles; les plus antiques poésies sybillines étaient exhumées. Dans la foule des réponses pythoniques, au milieu des vers érythréens, samiens, égyptiens, sardiaques, les traditions cuméennes et hébraïques étaient surtout renommées. Elles parlaient d'un roi qui sortirait de l'est de la Judée pour gouverner l'univers; et ces rumeurs qui de toutes parts sourdaient dans l'empire, arrivaient des quatre vents aux barbares. Sous la hutte du Dace comme aux jar-

dins d'Acadème, sous la tente de l'Arabe ainsi qu'aux marais du Batave, chacun en son idiome s'enquérissait du siècle nouveau. Les hommes s'agitaient émus d'une attente unanime; ceux du couchant et du septentrion se tournaient vers l'orient, et par-delà les régions de l'aurore, chez les Indiens, les gymnosophistes, jusqu'aux limites habitées des Séréres, attentifs, ils contemplaient l'occident. Ainsi, des deux extrémités de l'orbe les regards de l'univers se rencontraient pour la première fois; et c'était près du berceau du genre humain, lieu marqué de toute éternité pour l'avènement du règne futur.

Les cités, les cabanes, frémissaient, impatientes du jour annoncé: jamais encore on n'avait ouï de telles espérances, vu de telles agitations. Ce mouvement unanime remuait aussi la ville Éternelle; et tandis que la savante Athènes élevait un autel à ce *dieu inconnu*, dans son lyrique transport, Virgile s'écriait: « Voyez le monde chancelant sous le poids de sa voûte, les terres, les vastes mers, comme tout se réjouit du siècle qui va naître..... L'enfant gouvernera l'orbe pacifié..... le serpent périra. »

Vers ce temps, la paix étendant son rameau sur l'univers, il plut au César Octave-Auguste de savoir combien de têtes protégeait son épée: un édit de dénombrement parut. Cyrinus, gouverneur de la Judée, le publia. Malgré l'hiver

qui sévissait alors, tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville natale. Il y avait encombrement sur les routes de l'empire. Parmi tant d'autres, un charpentier était parti de la Galilée pour venir dans la ville de ses pères en Judée, à Bethléem; il avait avec lui sa fiancée qu'il appelait sa femme; elle était enceinte. Le temps de ses couches arriva. Parce qu'ils étaient pauvres, il n'y eut point de place pour eux dans les hôtelleries : elle accoucha comme elle put, entourant son enfant de langes et le posa dans la mangeoire d'une étable. Ce pauvre enfant, qui n'eut pas même, comme Moïse, un berceau de jonc, que les hommes repoussèrent de leur toit, qu'ils reléguèrent avec les animaux, était pourtant celui dont on s'entretenait dans les palais, les chaumières, sur les navires et aux puits du désert; celui qu'avaient annoncé les prophètes, le désiré des nations, le Messie, venu pour payer notre rançon de son sang : c'était Jésus, le Christ, notre Seigneur!

§ II.

Donc il était arrivé, ce rédempteur si ardemment souhaité de l'univers.

Son enfance se passa dans les voyages, la gêne, l'obscurité. Il réunit en une seule les vérités éparses au milieu du genre humain, dans les di-

verses religions, émanations défigurées des traditions patriarcales; les consacra derechef, les introduisant dans sa doctrine. Il instruisit par la parole, confirma par l'exemple; distribuant le précepte aux campagnes et aux villes, aux docteurs et aux ignares.

Venu, non pour apporter aux puissans de la terre les trésors dont ils regorgeaient, mais pour consoler les faibles, les indigens, les opprimés, que repoussaient l'égoïsme et l'orgueil; il les appela : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés, et je vous soulagerai. » L'esclavage assimilait des hommes au bétail; on pouvait les mettre au labour, les échanger, les vendre, les tenir comme un âne ou comme un porc; c'était horrible. Pourtant, en désignant cette classe infortunée, la parole du Sauveur eût peut-être suscité une autre guerre civile; de nouveaux Spartacus eussent surgi de toutes parts. Jésus dit seulement ces mots : « Aimez-vous les uns les autres. — Faites aux autres ainsi que vous voulez qu'il vous soit fait. » Et, sans trouble, tombèrent les chaînes, s'ouvrirent les carcans.

Aux théâtres, la foule applaudissait ce vers d'Euripide : « A Sparte comme à Troie, il est beau de se venger d'un ennemi. » Quand le Christ eut dit : « Si vous pardonnez aux hommes, votre père céleste vous pardonnera vos fautes, » le vers d'Euripide ne fut plus compris.

Il enseigna à l'homme la prière qu'il doit au créateur des mondes, la prière par excellence, la prière sublime, commencement et fin de toute philosophie, l'Oraison *dominicale*, où l'amour de Dieu et l'amour de l'humanité respirent unis d'un souffle ineffable.

Ayant pendant trois années répandu sa lumière, opéré des prodiges à la vue du peuple, guéri d'incurables infirmités, forcé les lois de la vie et rappelé l'existence dans le sein de la mort, il subit toute la rigueur de l'humaine condition. Depuis la faim, les regrets, les embûches, les importunités, les fatigues, les persécutions, les calomnies, l'ingratitude jusqu'à la trahison, la torture, la condamnation inique, la mort violente... ! ils s'initia à toutes les souffrances, résuma en lui toutes les douleurs.

Ainsi furent accomplies les prophéties qui, plusieurs siècles avant sa venue, décrivaient les circonstances de sa mission, sa naissance à Béthléem, son entrée triomphale sur une ânesse, ses habits tirés au sort, le vinaigre dont on l'abreuva, le coup de lance que lui donna un Romain, les gardes mis autour de son sépulcre, et ses membres confiés à un riche personnage (Joseph d'Arimathie).

Le jour où cet homme fut cloué au gibet de l'esclavage, un phénomène inouï se manifesta dans les cieux. Visiblement la nature fut en deuil :

sans éclipse, le soleil était voilé. Les ténèbres qui s'épandirent sur la face du globe épouvantèrent les peuples. Les annales de l'Asie en ont conservé le souvenir et remarqué la date. Le fait est constant, irrécusable. L'historien des Olympiades, Phlégon, a rendu témoignage de l'obscurité qui couvrit alors la terre¹.

Le rocher du Calvaire fut scindé violemment, et aujourd'hui encore la géologie est impuissante à expliquer le caractère singulier de cette fracture².

Trois jours après, les gardes mis autour du tombeau par les prêtres des Juifs, qui l'avaient scellé de leur sceau, ne pouvaient restituer le cadavre; car la terre frissonnant avait tressailli, un ange radieux avait renversé la pierre du sépulcre, et les guerriers gisaient demi-morts, éperdus d'effroi; selon sa promesse, le Christ était ressuscité!

Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée, expédia à Rome les actes du procès de Jésus de Nazareth. Sur leur lecture, l'empereur Tibère proposa au sénat de mettre le supplicé au nombre des dieux.

¹ Phlégon rapporte qu'en la 20^e olympiade (correspondant à l'an 33 de l'ère actuelle) il y eut la plus grande éclipse de soleil qu'on ait jamais vue; qu'à l'heure même de midi les étoiles paraissaient dans le ciel. Mais l'astronomie démontrant qu'il n'y eut point cette année là d'éclipse, force nous est de reconnaître que la cause de cette obscurité inouïe fut toute surnaturelle.

² Les voyageurs sont stupéfaits à l'aspect de cette rupture. — Voyez Maundrell, Flemming, Shaw, *Voyages*, t. II, ch. 2.

Cependant quelques pêcheurs, quelques artisans pauvres et illétrés, choisis par le Messie comme disciples, qui, témoins de ses miracles, parfois doutèrent encore pourtant de sa puissance, qui ayant protesté qu'ils mourraient pour lui, se dispersèrent et lâchement l'abandonnèrent à l'heure du péril, venaient de se réunir. L'apparition du Fils de l'homme depuis sa résurrection, ses discours, ses actes parmi eux, corroboraient leur foi. Selon la promesse divine du Rédempteur qui, à leurs yeux, était remonté dans le séjour de sa gloire, ils reçurent l'Esprit et parlaient toutes les langues connues.

Pierre le pêcheur, celui-là même qui dans la cour du grand-prêtre, par frayeur ou par honte, avait jusqu'à trois fois affirmé qu'il ne connaissait pas son maître, prit la parole au milieu de Jérusalem, rappela les miracles et la renommée de Jésus de Nazareth : « Cependant vous l'avez crucifié, vous l'avez fait mourir par les mains des méchants, dit-il, mais Dieu l'a ressuscité. » Ceux qui écoutèrent sa parole reçurent le baptême, et ce jour-là environ trois mille personnes se joignirent à ceux qui reconnaissaient le Christ.

Vers ce même temps, Pierre et Jean montaient au temple pour la prière de la neuvième heure ; il y avait là un homme estropié dès sa naissance, que l'on déposait tous les jours à une porte du temple, nommée *la Belle Porte*, afin qu'il de-

mandât l'aumône. Cet homme ayant vu Pierre et Jean près d'entrer, les pria de lui jeter quelque monnaie. Pierre arrêtant avec Jean sa vue sur le pauvre, lui dit : « Regardez-nous ; » celui-ci le regardait attentivement espérant recevoir une grande aumône. Alors Pierre lui dit : « Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai je vous le donne : levez-vous au nom de JÉSUS-CHRIST de Nazareth, et marchez. » Et l'ayant pris par la main droite, il le souleva, et aussitôt les plantes et les os de ses pieds s'affermirent ; il se leva tout transporté, commença à marcher, et entra avec eux dans le temple en louant Dieu. La foule reconnaissant ce mendiant, hôte accoutumé *de la Belle Porte*, était dans le ravissement à la vue de ce prodige ; elle les suivit dans la galerie de Salomon, et alors Pierre dit au peuple : « O Israélites ! pourquoi nous regardez-vous en vous étonnant, comme si notre puissance avait fait marcher cet homme ? Le Dieu de nos pères a glorifié son fils JÉSUS que vous avez livré et renoncé devant Pilate qui l'avait jugé absous ; vous avez renoncé le *Saint* et le *Juste*, et vous avez demandé la grace d'un meurtrier ; et vous avez fait mourir l'auteur de la vie ; mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et nous sommes témoins de sa résurrection. — C'est par la foi en son nom que cet homme que vous connaissez tous, a été guéri. — Mes frères, vous avez agi (contre Jésus) par ignorance aussi bien que

vos sénateurs, je le sais ; mais Dieu a ainsi accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de ses prophètes, que le Christ souffrirait la mort. » tandis qu'il parlait, les prêtres, le capitaine des gardes du temple et les Saducéens survinrent ; les ayant arrêtés, ils les jetèrent en prison. Or un grand nombre des assistans crurent, et il y en eut environ cinq mille.

L'apostolat a commencé : Jean enseigne dans l'Asie-Mineure, André chez les Scythes, Thomas chez les Parthes, Philippe dans la Haute-Asie. Barthélemy porte jusqu'aux Indes l'Évangile écrit par Mathieu. Mathias prêche en Éthiopie, Simon en Perse ; un persécuteur acharné des chrétiens, Saul, qui gardait les habits du diacre Étienne pendant sa lapidation, tout à coup appelé à la foi, évangélise à Ephèse, en Grèce, en Provence, dans les deux Espagnes.

Pierre et Paul, obscurs voyageurs, entrent dans la capitale du monde pour y fonder le nouvel empire. Le premier, de condition vile, fut mis en croix la tête en bas ; le second, en sa qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée.

Déjà le sang coule ; ce sang doit cimenter l'immortel édifice. — Laissons parler un philosophe que nul n'arguera de fanatisme, J.-J. Rousseau : « Après la mort de Jésus-Christ, douze pauvres pêcheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde ; leur méthode était simple ;

ils prêchaient sans art, mais avec un cœur pénétré, et de tous les miracles dont Dieu honorait leur foi, le plus frappant fut la sainteté de leur vie... L'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel. » Écoutons encore l'incrédule Bayle : « L'Évangile prêché par des gens sans nom, sans étude, sans éloquence, cruellement persécutés et destitués de tous les appuis humains, ne laissa pas de s'établir en peu de temps par toute la terre ; c'est un fait que personne ne peut nier, et qui prouve que c'est l'ouvrage de Dieu. »

La parole des apôtres a retenti. L'affranchissement de l'homme est proclamé. La puissance à son tour affranchit la faiblesse. La femme sort de sa condition déprimée et reprend auprès de l'époux, la place d'Ève auprès d'Adam avant sa chute ; elle redevient sa compagne.

Le Christ ayant libéré l'homme, l'homme libérait l'esclave. — L'égalité devant Dieu préparait l'égalité devant la loi. Le Christ avait donné cet enseignement : « Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. » On n'osait plus assimiler aux animaux, aux choses ceux que le Rédempteur divin avait achetés de son sang, ceux qui avaient au ciel le même père et sur la terre le même sauveur.

¹ Réponse au roi de Pologne, p. 262.

² *Dict. crit.* art. *Mahomet*, remarque O.

La charité chrétienne se révéla.
Ces hommes qui repoussaient l'injure en la pardonnant, la persécution en priant pour leurs ennemis; ces femmes qui prenaient à leur mamelle les enfans abandonnés de leurs bourreaux; par la gravité et la décence de leur langage, la sublimité de leur dévouement amollirent l'égoïsme et l'orgueil intronisés dans les nations. L'attrait divin du christianisme, le charme de sa bienveillance et de sa douceur justifiaient à chaque instant cette parole de Jésus : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. » En effet, des familles, des bourgs, des cités entières se rangeaient incessamment sous l'étendard de la croix.

CHAPITRE XV.

RATIONNALITÉ DU CHRISTIANISME.

En comparant les plus bizarres traditions des annales humaines, depuis l'origine de la société jusqu'à nos jours; sous les latitudes diverses, les zones opposées, dans les îles et dans les continents, nous retrouvons sur tout l'orbe terrestre une croyance universelle et identique. Ainsi que l'a dit Voltaire, « la chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de toutes les anciennes nations. » Partout l'homme dégénéré attend un *Divin Réparateur*, un *Homme-Dieu*, un *Juste*, qui offrira un grand *Sacrifice*. Ainsi que l'a dit encore Voltaire, « de tant de religions différentes, il n'en est aucune qui n'ait pour but principal les expiations. » — L'expiation est en effet l'idée dominante de tous les cultes. L'expiation par l'effusion du sang est crue la plus satisfaisante, conséquemment la plus efficace. — Le sang coule. — Parmi les animaux sauvages, cruels et meurtriers, nul n'est réputé digne de sacrifice. On choisit ceux de mœurs inoffensives qui, rangés sous la vie domestique, participent en quel-

que sorte à l'existence humaine. Mais on n'est point rassuré; on cherche encore une autre victime. On est persuadé qu'il faut un sacrifice réellement humain; et les Carthaginois offrent de petits enfans purs de tout acte mauvais; et les Phéniciens et les peuples de l'Assyrie font aussi couler le sang innocent; et les Babyloniens et les Perses tirent de sa prison un homme condamné à mourir, l'assoient sur le trône du roi, le revêtent de ses habits, durant plusieurs jours le comblent d'honneurs, ensuite le dépouillent, le battent de verges, l'attachent au gibet. — Dans les calamités publiques, les Danois sacrifiaient leur roi. — Les Druides égorgaient un vieillard. — Dans l'Inde, des rois se dévouaient eux-mêmes pour leur peuple, comme Curtius pour ses concitoyens les Romains. — En Norwége et en Suède, les rois immolaient leurs propres enfans. — Chaque année, en Égypte, une vierge était sacrifiée pour le salut du pays. — L'histoire grecque abonde en exemples affreux. — Que signifiaient le labyrinthe et le Minotaure de Crète? — Philon de Biblos dit: « La coutume des anciens, dans les dangers pressans, était que les princes des nations, afin de prévenir la perte du peuple, immolassent celui de leurs fils qu'ils aimaient le plus. » — Au rapport du savant Eusèbe, en Phénicie, le roi Kronos revêtit son fils d'ornemens royaux et l'immola comme un

holocauste de propitiation sur un autel qu'il avait édifié. — En Afrique, en Europe, dans toutes les anciennes contrées du nord, le sacrifice humain était usité. — En Amérique, des victimes humaines s'offraient en expiation, et, chose étonnante! une ancienne prophétie annonçait aux Mexicains que les sacrifices humains feraient un jour place à l'innocente offrande des moissons.

— Cette attente était donc répandue parmi les hommes. Aussi voyons-nous une mystérieuse agitation parcourir l'univers, quand approchent les temps prédits. Les sibyllines, les prophéties, les oracles exhumés et divulgués se colportent de toutes parts.

Mais dès que le JUSTE a expiré sur la croix, — que l'innocent a payé pour le coupable, — que la rédemption est accomplie, nul ne s'informe plus des prédictions, ne s'inquiète sur les sacrifices à offrir, les troupeaux ne sont plus décimés; et quand ensuite, s'efforçant de rétablir les autels brisés de l'Olympe, un empereur vient sacrifier dans un vieux temple de l'Asie, à toute peine le pontife trouve-t-il une victime, et il est réduit à la prendre lui-même dans sa basse-cour. — On coupe le cou à une oie! — Dans une de ses lettres, Julien déplore cette mesquinerie.

Résumons :

Durant trente siècles, l'univers attendit un

sauveur.—Depuis dix-huit cents ans, on a cessé de l'attendre.—Pourquoi ce changement soudain dans l'espoir des nations?

De l'aveu même des impies, le christianisme est universel. — Tous les hommes ont confessé une faute à expier, — ont cherché par le sang cette expiation; — tous étaient persuadés que l'innocent devait payer pour le coupable, — attendaient un RÉDEMPTEUR.—L'histoire atteste qu'un homme est venu, a opéré des prodiges. — Ces prodiges, ses ennemis, les Juifs, Celse, Porphyre; l'apostat Julien, les reconnaissent. J.-J. Rousseau déclare d'ailleurs que « les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. » — Sans crime, cet homme est mis à mort. — Le témoignage est unanime sur ce point. Il est encore certain que depuis l'immolation du JUSTE sur le Calvaire, les peuples ont cessé d'attendre le RÉDEMPTEUR, — que l'expiation n'est plus cherchée dans l'effusion du sang. — A cela que répondre?

Il est également constant que le Christ n'a rien *inventé*, qu'il n'est pas venu pour détruire, mais pour relever, — pour élargir, — pour libéraliser la loi et le monde.

Toutes les notions vraies, existant dès l'origine, devenues défaillantes et confuses au milieu des populations, il les a appelées à lui,

VERBE éternel, et les proférant, les a douées d'une vie immortelle. Ainsi, pour ne parler que d'un seul sacrement, le premier, le baptême, le divin législateur ne l'a point créé, mais consacré par son institution. Avant sa venue, la purification par l'eau était établie chez les Perses. Les Egyptiens, les Grecs, la connaissaient. A Rome, une fête célébrait le jour où l'onde lustrale purifiait le nouveau-né. Les Parsis recevaient le baptême. Les mêmes ablutions existaient au Mexique.

Nous retrouvons cet usage au Yucatan, aux Canaries, chez les Thibétains, aux Indes. — Preuve nouvelle de l'antiquité, de l'identité, de l'universalité du christianisme. — Et quand le grand Bossuet s'écrie: « Voilà donc la religion toujours uniforme, ou plutôt toujours la même, depuis l'origine du monde. On y a toujours reconnu le même Dieu pour auteur, le même Christ comme sauveur du genre humain. » Le philosophisme ne peut le contredire; car il reconnaît aussi que « le christianisme est dans son principe une religion universelle, qui n'a rien d'exclusif, rien de local, rien de propre à tel pays, etc. » — Après tous ces faits, qu'objecter encore contre la foi? — N'est-on pas forcé de conclure avec Jean-Jacques, que, quand tous ces signes se trouvent réunis, c'en est assez pour persuader tous les hommes, les sages, les bons

et le peuple; tous, excepté les fous incapables de raison, et les méchans qui ne veulent être convaincus de rien'.

Dans son expiation, le Christ résuma toutes les douleurs de l'humanité, et dans son enseignement toutes les traditions de la sagesse antique.

Sa doctrine, la voici expliquée par lui-même: « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton ame et de toutes tes forces. » Voilà le plus grand et le premier des commandemens. Le second lui est semblable: « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Ces deux commandemens renferment toute la loi et les prophètes. En effet, là est tout. — Aussi le disciple bien-aimé, celui qui se reposa sur le sein de son maître, parvenu à une extrême vieillesse, n'ayant plus assez de vigueur pour semer la parole, distribuait au peuple ces mots comme suprême enseignement: « Mes petits enfans, aimez vous les uns les autres! — Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, parce que la charité vient de Dieu; et tout homme qui n'aime point, ne connaît point Dieu, car Dieu est amour. — Si quelqu'un dit j'aime Dieu, et ne laisse pas de haïr son frère, c'est un menteur; car, comment celui qui n'aime point son frère, qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? —

J.-J. Rousseau, *Lettres de la Montagne*, p. 89.

Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres! »

Visiblement le principe éternel d'amour et de charité allait s'éteignant dans les ténèbres de l'égoïsme; le Christ l'a rallumé de son souffle puissant. L'immolation de l'amour de soi pour faire place à l'amour d'autrui: tel est le précepte qu'il a introduit dans le monde. — Les sacrifices et le mérite y sont contenus, — et le bien de l'humanité entière en découle.

A ce dernier aspect, l'auteur de l'*Esprit des Lois* jette cette exclamation: « Chose admirable! la religion chrétienne, qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Pénétré d'un sentiment pareil, un protestant qui fut publiciste et orateur à la chambre des députés, M. Benjamin Constant, parlait en ces nobles termes de la religion: « Elle est le centre commun où se réunissent au-dessus de l'action du temps et de la portée du vice, toutes les idées de justice, d'amour, de liberté, de pitié qui, dans ce monde d'un jour, composent la dignité de l'espèce humaine; elle est la tradition permanente de ce qui est beau, grand et bon; à travers l'avilissement et l'impiété des siècles, la voix éternelle qui répond à sa vertu dans sa langue, appelle du présent à l'avenir, de la terre au ciel; le recours solennel de tous les opprimés dans toutes

les situations, la dernière espérance de l'innocence qu'on immole et de la faiblesse que l'on foule aux pieds.» — Convenons-en, si notre religion est la vérité la plus douce au cœur, la plus consolante pour l'âme, elle est encore la plus satisfaisante à la raison, la plus démontrée, la plus démonstrative, la plus tangible.

Aussi, en présence du consentement unanime des nations, du témoignage de tous les temps, de toutes les races, devant l'étonnante concordance des travaux de l'érudition moderne, après avoir secoué la poussière des siècles, vérifié les curieuses annales de l'espèce humaine; retrouvant toujours une croyance identique, permanente, universelle, nous nous sommes sentis émus d'admiration et de respect. Et nous avons salué l'étendard de la miséricorde, le gibet de l'esclave! cette croix, jadis emblème de servitude et d'ignominie, aujourd'hui signe d'affranchissement et de salut, élevée aux regards des peuples, comme dans le désert ce serpent d'airain, dont la vue guérissait les blessures. Et, par les clartés de la science, guidés au temple du catholicisme, nous y sommes entrés. Et ce qu'ont enseigné les apôtres et leurs successeurs sur la chaire de Pierre le pêcheur d'hommes, nous l'acceptons. Et fidèlement soumis à la doctrine de notre sainte mère l'Eglise, nous lui reconnaissons, même humainement, la possession du fon-

dement le plus solide de la certitude. Et nous croyons! nous croyons; mais, hélas!... comment agissons-nous!

Quant à vous, que nous aimons pour le présent et l'avenir, hommes loyalement engagés dans la recherche de la vérité, l'évidence de ces faits, nous l'espérons, vous aura également persuadés. Comme nous vous aurez ouvert vos yeux au jour. Lors donc que vous vous rencontrerez avec des ignorans superbes, hostiles à nos croyances; lorsqu'ils élèveront contre la grandeur de Dieu, la sublimité des mystères, de téméraires objections, vous leur opposerez, non votre sens particulier, votre sentiment personnel, mais ce langage universel de la foi qu'ont parlé dans tous les siècles les habitans du globe; vous répondrez par l'attestation éternelle du genre humain au vain argument d'un orgueil isolé: — le temps est venu de parler. — Il faut savoir le faire. — Pour justifier la foi, il suffit de montrer des œuvres.

Aussi haut que puisse remonter l'histoire, nous trouvons la servitude des femmes, l'esclavage des races, l'oppression des pauvres, l'humiliation des cliens, une inégalité de conditions qui semble établir entre les castes des natures différentes, des créations distinctes. Le Christ paraît et introduit sur la terre la liberté, la fraternité, la charité. Il émancipe la femme, affran-

chit l'esclave, délivre l'indigence du poids de la richesse, sauve l'ignorance du joug de la science orgueilleuse. Il comble les distances qui séparaient les hommes. Il élève le prolétaire à la dignité de la personne. Il fonde l'égalité jusqu'alors inconnue.

En vain le philosophisme prétend-il que l'enseignement du Sauveur existait avant sa venue; que tout ce qu'a dit le Christ, d'autres non moins habiles l'avaient dit déjà; que Jésus n'a rien *inventé*. — Et c'est là surtout la preuve irrécusable, le sceau de sa divinité! C'est d'avoir, sans rien instituer de nouveau, renouvelé l'univers! Par son essence, la vérité subsistant éternelle, le Christ ne pouvait la *créer* à son avènement. — Elle était. — Il s'est borné à la montrer, à la rappeler à l'homme. Mais d'où vient donc que les philosophes d'Athènes, d'Alexandrie, soutenus par de doctes et puissans disciples, des monarques, des dotations, des honneurs publics, n'avaient pu faire germer une doctrine utile, et que Jésus de Nazareth, né dans une étable, fugitif, haï, persécuté, et enfin mort du supplice des derniers scélérats, a changé la face du monde! D'où vient que, sans prescrire d'affranchir l'esclave, il l'a délivré; que, sans publier qu'il réhabilitait la femme, il l'a restituée à sa première condition? Comment se fait-il que chaque idée de son enseignement, déjà promul-

guée par Zoroastre, Buddha, Confucius, Pythagore, Socrate, fût demeurée inféconde et stérile pour l'humanité? N'est-ce point parce que seul le VERBE pouvait, en la proférant, lui donner la vie?